

## NOTES AUTOBIOGRAPHIQUES

*Fernand de La Tombelle*

(Publié dans *Piano-Revue*, n° 5, mai 1914)

Il n'est pas « d'usage » de parler de soi ; c'est entendu. Et pourtant, c'est ce que l'on ne cesse de faire, avec des circonlocutions. Or, quand il s'agit de notes biographiques, les écrire soi-même est encore la manière la plus certaine pour qu'il n'y soit dit, sans plus ni moins, que ce que l'on désire. Donc, rompant avec la tradition, je dis *je*, et non *il* sous le couvert d'initiales qui me seraient étrangères. Le lecteur y perdra peut-être de flatteuses appréciations à mon adresse, mais il y gagnera la garantie dans la véracité d'un récit dont je prends la responsabilité.

J'ai vu le jour à Paris en 1854, sans qu'aucune comète annonçât ma venue, dans une placide et honorable maison de la rue de Tivoli, maintenant d'Athènes, patrie des arts, dont la façade, du moins pour ce fait, demeurera toujours vierge d'aucune plaque. L'histoire de mes premières années se perd dans l'incertitude des choses naissantes ; pourtant, j'ai dû, pendant cette période, apprendre mes notes, puisque je les ai toujours sues, et qu'en 1861, je me vois fort bien, jouant avec ma mère, des sonatines de Haydn à quatre mains. Mes dispositions musicales étaient assez rares pour que, vers l'âge de huit ou neuf ans, je fus en état de jouer sans trop d'accrocs par mes mains trop petites, la première sonate de Beethoven, par cœur, dans une réunion privée. Voilà pour les dons naturels.

Seulement, ma mère, qui était excellente musicienne, brillante élève de Thalberg et aussi, quelque temps, de Liszt jugea avec autant de discernement que de prudence, que si, pour la musique, les gammes et les exercices sont nécessaires, ils ne suffisent pas pour faire, de cette musique, un art. Et, tout en continuant à me faire tra-

vaille elle-même mon piano et mon solfège, elle prit un soin particulier à la culture générale. C'est ainsi que je poursuivis mes études, peu à peu sanctionnées, sans trop d'amertume, par toute la série des diplômes universitaires, littéraires, scientifiques, et même quelque peu juridiques, non, pour ces derniers, sans résistance de ma part ! Néanmoins, je leur en sais gré, car ils eurent raison de ma docilité ! Contrepoint pour contrepoint, je préférais celui de Bach à celui de Cujas, estimant ce dernier beaucoup plus dangereux pour les relations sociales, autant que pour le sens commun. Aussi, pour garder intactes mes facultés cérébrales, j'abandonnai allègrement Lycurgue pour Euterpe.

Donc, vers dix-huit ans, me voilà libre, bon pianiste, excellent musicien d'instinct, je peux le dire, et m'essayant à des compositions qui, tout ignorantes qu'elles étaient, visaient toujours à un semblant de forme, et y parvenaient en apparence.

La rue de Tivoli était sur la paroisse de la Trinité. Alexandre Guilmant y rayonnait comme organiste ; je fus le trouver et je travaillai, sous son éminente direction, l'orgue où je devins rapidement habile, et l'harmonie qui ne souffrit pas de difficulté. Peu après, j'entrai à la classe de Théodore Dubois, auquel je restai fidèle, en continuant avec lui toutes mes études de contrepoint, de fugue et de composition.

Ici, une anecdote : alors que j'avais dans les huit ans, j'allais souvent en visite chez une amie de ma mère et, durant cette visite, on me laissait dans la salle à manger, m'amusant avec le fils de la maison, un petit camarade un peu plus âgé que moi. Un jour, j'arrivai pendant la leçon de piano qu'il prenait, fort mal du reste, avec un professeur à grosse tête hirsute. Moi, dans mon coin, je soulignais les fautes, fréquentes, en disant bruyamment *do, fa dièse, si bémol* ; la grosse tête hirsute se tourna vers moi et dit : « Eh, gamin, vous jouez donc du piano ? – Oui, M'sieu. – Eh bien, campez-vous là et montrez-moi ce que vous savez faire. » Et je me mis à lui jouer quelque chose de mon petit répertoire. Là-dessus, voilà cet homme qui saute sur moi, me prend à bras le corps et se précipite dans le salon en criant : « À qui appartient cet enfant ? ! » Ma mère accourt, et la grosse tête, de plus en plus échevelée, de lui dire : « Je le retiens pour ma classe ! » C'était Elwart, professeur d'harmonie au Conservatoire. Son vœu fut en partie réalisé. Plusieurs années plus tard, j'entrai effectivement dans cette classe. Mais, dans l'intervalle, Elwart était mort et Théodore Dubois

lui avait succédé. La vérité, autant que la reconnaissance, m'obligent à ajouter que j'ai gagné au change.



Pendant la longue période d'incubation théorique, je n'ai pour ainsi dire pas composé, non que la facilité fit défaut, mais l'envie n'y était pas. Instinctivement, je ne poursuivais que le métier d'écriture avant tout, prévision prudente que je n'ai jamais regrettée. Mais, une fois acquise la certitude que l'outil était bien aiguisé, je brisai la meule et m'échappai hors de la pédagogie. À cette première période de liberté, j'eus le bonheur inespéré de recevoir les conseils aussi sûrs qu'affectueusement critiques de Saint-Saëns. Quand c'était mauvais, il déchirait sans ménagement ; quand c'était bon, il ne disait rien. Jamais un compliment, c'était sa méthode, et c'est la bonne. Le silence étant, de sa part, un éloge, je puis dire, sans forfanterie, qu'il se taisait souvent !

Dès lors, ma plume assouplie ne chôma pas et il ne me reste plus, cessant de parler de ma personne, qu'à dresser brièvement un catalogue. Ce furent d'abord (qui n'a commencé par là ?) de grandes machines symphoniques pour orchestre ou pour musique de chambre, quatuors, trios, sonates, fantaisies, qui me valurent par deux fois le prix Pleyel et, plus tard, le prix de l'Institut. J'ai continué, mais en étant de plus en plus conciliant sur la forme sévère et sur la durée ! Puis, ce furent des mélodies en grand nombre ; des pièces d'orgue en quantité, parmi lesquelles plusieurs, notamment des toccatas, ont fait mouvoir tous les claviers des virtuoses. Pour le théâtre, je n'ai jamais écrit d'ouvrage lyrique, mais j'ai fréquemment composé de la musique de scène : *Le Rêve au pays du bleu*, *Yannik*, *La Magdaléenne*, *L'Apothéose de la Cité*, en collaboration avec Depret, Ducos, Berton ou Darsay. Pour le concert, plusieurs oratorios : *Crux*, *L'Abbaye*, *Les Sept Paroles*, dont les parties d'orchestre prouvent, par l'usure, le fréquent usage. Des morceaux de piano, de violon, de hautbois, cor anglais, clarinette, cor, tout l'orchestre, en nombre respectable, des suites d'orchestre : *Livre d'images*, *Tableaux musicaux*, *Suite féodale*, des ballets et des divertissements ; et aussi des combinaisons rares, telles qu'un *Trio* pour trois violoncelles actuellement en voie de tirage.

En 1878, je fondai avec Guilmant les concerts d'orgue du Trocadéro, qui durèrent vingt ans. En 1895, je jetai avec Charles Bordes les pre-

mières bases de la Schola Cantorum, où je pris la classe d'harmonie, que j'ai gardée une dizaine d'années. De ce temps date une importante production de musique religieuse, motets, messes et cantates, à ce point multipliés qu'il me serait difficile actuellement d'en préciser l'énumération.

Et enfin, j'arrive à mon œuvre de prédilection, celle dont la création m'a procuré la plus pure jouissance et qui, je crois, demeurera le plus longtemps vivante. Je veux parler de mon œuvre chorale, représentée actuellement par plus de soixante chœurs à voix égales ou mixtes. Elle contient, j'en suis certain, le meilleur de moi-même, surtout la série comprenant douze numéros, sous le titre général de *Légende de la glèbe*, connue, exécutée et gardée à leur répertoire par la plupart des sociétés françaises ou étrangères.

Tenterai-je ici d'apprécier l'ensemble de ces œuvres ? C'est bien difficile quand il s'agit de soi, d'évoluer entre la complaisance présomptueuse et la modestie simulée ! Néanmoins je puis, en connaissance de cause, y affirmer mon respect absolu de la pureté de l'écriture et mon souci persistant de la forme. Cela c'est le métier. Quant aux idées, si j'en ai, je sortirais de mon rôle en en parlant. Sitôt échappées, elles appartiennent au public qui les juge. Mais, sans vouloir conclure par aucune apologie, je me crois le droit de dire, en sincérité, qu'une bonne partie de mes compositions chorales, mieux que d'autres pages destinées, plus ou moins, à subir la morsure du temps, empêcheront peut-être que mon nom disparaisse aussitôt après moi. Prétention modeste, dira-t-on, pour quelqu'un qui, enfant, montrait des dispositions aussi vivaces et que *le petit père Elwart* voulut un jour marquer au front ! C'est vrai, mais il aurait fallu avoir de l'ambition ; et si j'ai passionnément aimé le travail, j'ai toujours reculé devant l'effort de l'intrigue. À tout prendre, n'ai-je pas choisi la part la meilleure ? Quand le succès est venu m'atteindre, ce qui lui est arrivé souvent, je lui ai toujours fait bon accueil, comme à quelqu'un qu'on espère, sans l'attendre avec angoisse. Et j'en ai toujours éprouvé moins de vanité pour le fait que de satisfaction intérieure pour l'avoir mérité. Et puis, quoique né à Paris, ce dont je ne me vante, ni ne me chagrine, je suis Périgourdin par attaches familiales. Comme tous mes compatriotes, j'ai donc un peu du sang de Montaigne, assez pour pouvoir dire avec lui : « Le vrai miroir de nos discours est le cours de nos vies. »

ARTISTE

ÉTOILES FILANTES

CAPRICE

Pour le PIANO

PAR

*F. de la Tombelle*

Prix: 7f50

Paris. LÉON GRUS, Editeur. *Léon Grus*  
Place St Augustin.  
*Tous droits d'auteur et de reproduction réservés.*

Page de titre des *Étoiles Filantes* pour piano.  
(Collection particulière)

Title page of *Étoiles Filantes* for piano.  
(Private collection)